

le chasseur abstrait éditeur



roman de patrick cintas



Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-334-0
EAN: 9782355543340

ISSN série CANNIBALES: 978-2-35554-337-1

Dépôt légal: octobre 2015

Copyrights:
© 2015 Le chasseur abstrait éditeur

N

Le facteur *N*

Une série composée de

N – roman formant le noyau. C'est la novélisation complète de la série télévisée *Facteur N*.

Paru chez Le chasseur abstrait.

CANNIBALES – série de courts romans comme satellites de *N*. Ce sont les séries inspirées de *Facteur N* diffusées sur d'autres canaux.

Peuvent être lus séparément.

À paraître prochainement chez Le chasseur abstrait :

1- Popol-les-Rouflaquettes.

Et bien d'autres....

N

N

roman

Patrick Cintas

N

«Mon idéal est de fonder la République de la Bidassoa sur cette base : pas de mouches, pas de prêcheurs et pas de flics. Un peuple sans mouches, c'est-à-dire propre ; sans prêcheurs, c'est-à-dire de bon sens et sans flics, autrement dit dans un État sans force...» **Pío Baroja.**

N

SECTIONS

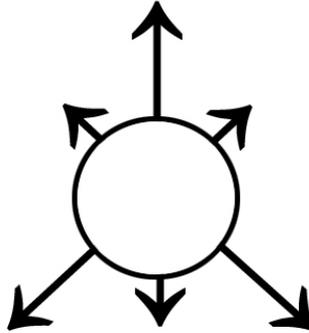
<u>ALIÈNE DU TEMPS</u>	11
<u>PASSÉ</u>	127
<u>FUTUR</u>	137
<u>PRÉSENT</u>	205
<u>Sommaire détaillé</u>	409

N

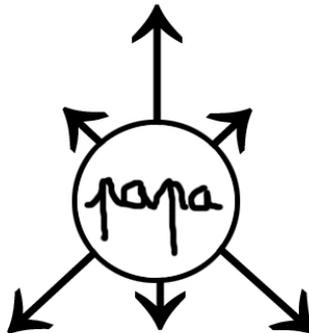
ALIÈNE DU TEMPS

Nœud 1

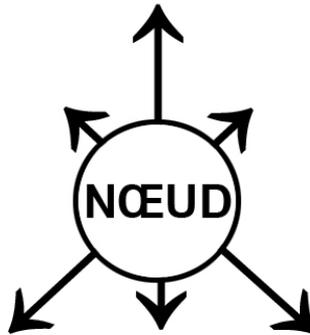
Le docteur Zacharias Soriana avait rapidement tracé dans la poussière de la table basse cette étrange figure :



Il l'avait longuement observée en se pinçant la lèvre inférieure entre le pouce et l'index, puis il s'était rendu au Centre de Recherche KOK pour y passer une laborieuse journée de spéculations et de déceptions. Le soir, tandis qu'il s'apprêtait à se laisser tomber dans le sofa, il constata que Mathis, son fils, celui qu'il avait eu avec Clarisse de la Florette, avait modifié son diagramme forcément énigmatique pour tout autre esprit que le sien. Mais Mathis, âgé de six ans, en avait parfaitement compris le sens profond en le modifiant :



Zacharias Soriana photographia cette nouvelle interprétation avec son téléphone et, effaçant le mot papa, il écrivit à la place :



Il était maintenant certain qu'il jouerait un rôle personnel dans le nouveau programme de recherche qu'il venait de proposer à KOK. Le projet qu'il avait remis était donc incomplet et Stanislas Conard, l'ingénieur en chef, se ferait un plaisir de soulever la question du « nœud » qu'il n'avait pas, ou pas encore, définie. Il déconnecta son téléphone, alluma la télé et se plongea dans les épisodes d'une série policière. Mathis passait le week-end chez sa mère. L'autre question, c'était que Stanislas Conard avait épousé Clarisse de la Florette. Zacharias Soriana avait un autre fils né d'un premier mariage. Autre question lancinante : cette Géraldine était la sœur cadette de Stanislas Conard. Ainsi se refermait le cercle familial qui emprisonnait l'esprit de recherche du docteur. Zacharias Soriana n'en sortait pas. Et il cherchait, depuis des années, à placer son projet dans l'énorme calendrier des programmes de recherches chapeautées par la KOK. Stanislas Conard était sur le point de tout foutre en l'air une fois de plus. Zacharias Soriana se demandait tous les jours s'il lui arriverait de sortir de ce cercle sans tuer quelqu'un. Il n'était sûr que d'une chose : il ne s'en prendrait pas à Mathis qui était son double en attendant de se transformer en alter ego. Zacharias Soriana marchait au lithium. Ce soir-là, seul devant sa télé, il était fier de son fiston.

Réalité 1

Jules Sarabande était poète. Autant dire qu'il écrivait de la poésie... comme tout le monde. Considérant que la poésie est un langage intermédiaire qui permet de se sortir de la réalité quotidienne pour peut-être accéder à une espèce de connaissance qu'il n'est pas mauvais de posséder avant de disparaître, il participait à cette étrange entreprise d'écriture et autres pratiques de l'art qui font que chacun y va de son poème sans avoir besoin de lire ceux de ses coreligionnaires. Dans son esprit, mieux valait poétiser que de s'embêter à jouer au ballon avec les autres. D'ailleurs, il y avait longtemps qu'il n'avait plus envie des autres, ni de participer à leurs aventures, quand elles existaient. Sinon, il était livreur dans une succursale du groupe Soriano. Il conduisait une camionnette et connaissait toutes les astuces de la ville où il vivait depuis son enfance, Parigi.

Il y avait un détail de son existence qui lui avait valu un internement psychiatrique après une courte incarcération pénale : il avait mangé un membre mutilé dans une poubelle de l'hôpital où il était déjà livreur. À cette époque, il conduisait un chariot. Ce fut dans le cadre du programme de réinsertion couplé au traitement médical qu'il avait passé son permis de conduire. Il avait alors rencontré Paula Morize, qui était poète. Ils s'étaient tout de suite aimés et Paula l'avait initié à l'art d'écrire sans avoir besoin d'être compris. C'était ainsi qu'elle définissait la poésie. Jules Sarabande n'avait jamais rien écrit. En tout cas jamais plus de quelques lignes et jamais à propos de ce qu'il pensait ou ressentait. Il avait quelquefois écrit pour se plaindre. Et on avait fini par le relâcher. Depuis, il n'avait plus rien mangé qui ressemblât à de la chair humaine. Et Paula Morize fréquentait déjà les hautes sphères de la poésie nationale. Il ne la voyait plus.

Le matin, avant de se mettre au volant de sa camionnette, il consultait son courrier, debout devant le mur de boîtes aux lettres. Il le fourrait ensuite dans sa poche et ne s'en occupait plus, à moins qu'il ne s'agît de relances. Madame Alicia López, la gardienne, lui parlait des poubelles en vers où monsieur Joseph Lolo, accessoiriste à la compagnie du métro, vantait les mérites de la vitesse sur ceux de

l'attente, toujours en vers, mais libres cette fois. Il y avait d'autres membres du club dans l'immeuble, plus discrets, comme eût voulu l'être Jules Sarabande.

Ce matin-là, il remarqua une enveloppe à cause de son étrange sigle : KOK. Il avait entendu parler de cet organisme très critiqué par le monde de la poésie. Personne ne savait cependant à quels mots se rapportaient ces initiales, ni s'il s'agissait du nom d'un héros ou d'un capitaine d'industrie. Certains journalistes, à la télé, prononçaient *kaoké*. Jules Sarabande réprima un frisson et ouvrit l'enveloppe. Il ne fut pas surpris qu'elle contînt une lettre et non point une facture. Il n'avait jamais eu affaire avec la KOK, ni de près ni de loin, quoique cet obscur organisme participât aux recherches sur l'anthropophagie. Il y avait donc un lien entre Jules Sarabande et la KOK. C'était ce que disait le premier paragraphe de la lettre. Jules Sarabande en conçut un fiévreux agacement. La lettre était signée « docteur Zacharias Soriana » (tiens ! à un a près, songea-t-il, c'est le nom de mon patron) et contresignée par un type qui n'avait pas honte de s'appeler Conard.

De quoi s'agissait-il ? On vous expliquera.

À quelle date le rendez-vous ? La société Soriano en est déjà informée.

Et pour l'indemnité ? Le salaire ne sera pas touché.

Apparemment, il n'y avait pas de raisons de refuser l'invitation, d'autant qu'il n'était pas impossible que la Justice eût son mot à dire. Elle montrait le bout de son nez de temps en temps. La question lui avait été posée une fois : « Que faisiez-vous dans l'atelier de la boucherie ? On vous a surpris en extase devant un tas d'os... »

— Si je tenais l'enfant de putain qui... !

— Vous n'avez rien perdu de votre agressivité, monsieur Sarabande !

— Oui, mais je ne l'exprime que dans mes poèmes.

— Ça vaut aussi... En tout cas je le note. Vous publiez ?

— Sur la Toile seulement.

— Et de l'autoédition en plus ! Vous vous passez du tiers. Vous fuyez le jugement.

— Si on revenait à cette histoire d'os ? »

À midi, il retrouva Geronimo Lacome, qui était comme qui dirait son double dans un miroir. Ils se ressemblaient, mais par symétrie.

N

Geronimo faisait aussi partie du club et il avait des relations au Conseil municipal. Il avait même publié, mais il était impossible de savoir dans quelles conditions. Il rêvait de chevalerie d'État et de reconnaissance commerciale. Il avait encore beaucoup de chemin à faire, mais il ne désespérait pas. Il conseilla à Jules d'accepter les rendez-vous avec le type de la KOK. Il l'avait vu à la télé.

« Pas Conard, l'autre... À un a près... »

— Je sais ! Mais je me demande si la Maniasse n'est pas derrière tout ça... »

Érica Maniasse était la juge chargée du suivi de Jules. Un véritable épouvantail aux cheveux bouclés au fer. Atteinte d'une paralysie faciale, on ne savait jamais de quel côté la regarder. Jules en avait contracté un tic à force de concentration et le docteur Zantris lui attribuait une origine plus profonde. C'était toujours comme ça que les choses de la vie se compliquaient : entre jugements et diagnostics. Jules Sarabande avait écrit un tas de « trucs » là-dessus, comme il disait. Et puis ça faisait « titre ».

« C'est pas écrit que c'est obligatoire, dit Geronimo qui relisait la lettre. Mais comme tu dis, y a anguille sous roche. Je me demande ce qu'ils te veulent... »

— Si tu insinues par là que j'ai donné des signes de tentation, tu te goures !

— Cette histoire d'os...

— Je n'ai plus jamais refoutu les pieds dans la boucherie !

— Et le rayon Chiens et Chats ? »

Geronimo Lacome riait toujours de bon cœur. Il avait les dents pour ça. Sa mère était morte à quatre-vingt dix-sept ans sans une carie. Il faut dire qu'elle avait la langue aussi bien pendue que celle de son fils. « Je vois pas le rapport, rétorqua Geronimo un peu agacé par ce qu'il considérait comme un manque de respect dû aux morts et particulièrement à sa défunte mère.

— Je ne prétendais rien d'autre que de t'amuser, fit Jules Sarabande.

— Ne joue pas avec la mort, Juju... Elle te le rendra.

— C'est peut-être ce que va me proposer ce docteur Zacharias Soriana... Il a participé au programme Post-Mortem il n'y a pas si longtemps...

— Tu confonds, Juju ! Ça, c'était la série PPM avec en vedette les

moyens de la gendarmerie française. Zacharias Soriana, c'est le type qui écrit des bouquins sur ce qu'il appelle «l'action conjointe»... dans le but de créer un «être-nœud».

— Pour ce qui est du nœud, je m'en sors très bien ! Mais pour l'être, je reconnais des approximations qui me rapprochent de Dieu.

— T'es pas assez intelligent.

— Et pourtant je sens que la poésie me distingue des autres en même temps qu'elle me sort de la vie ordinaire. Tu n'as pas cette impression, toi ?

— J'ai des tas d'impressions, Juju ! En cours ! Toujours en cours ! »

Ils se séparèrent après un café allongé de rhum. Jules Sarabande souffla dans son alcotest avant de démarrer le moteur. Il était positif, mais dans les temps. Il en profita pour aller jeter un œil sur les installations de la KOK. Garé en face sous un orme, il s'appliqua à reconnaître ce Zacharias Soriana. S'il le reconnaissait, il lui poserait quelques questions. Après tout, on n'écrit pas aux gens si on veut se mettre à l'abri de leurs questions. Faudrait voir à pas trop m'enquiquiner, pensa-t-il.

Mais Zacharias Soriana ne se montra pas. Des tas d'employés en tablier franchissaient dans les deux sens et sans arrêt les portes monumentales de la KOK. Zacharias Soriana était peut-être plus vieux que sur la photo qui parut dans la Presse à l'époque de la série PPM. Il portait des lunettes à grosses montures noires et un béret passablement usé, dans le style des moumoutes des hommes de lois anglais. Le trafic humain qui alimentait la KOK ne laissa apparaître aucun béret. Les gens ne se coiffent plus de nos jours, conclut Jules Sarabande, sentant qu'il tenait là un bon refrain.

Rêve 1

Ce même matin, Antoine Claro reçut la même lettre, mais lui ne s'étonna pas qu'elle vînt de la KOK. Il y travaillait. Seulement, on était au milieu du mois. La paye était notifiée en début de mois, au plus tard le 5. Il déchira nerveusement l'enveloppe. Deux jours avant, il s'était disputé avec son chef à propos d'une poubelle qui contenait encore des traces de détritrus alors qu'elle était censée revenir propre et désinfectée du service qui l'employait. Antoine manipulait ce que d'aucuns appelaient le désintégrateur de merde. L'outil était de conception française, mais il était fabriqué en Chine populaire. Tout le monde savait qu'il avait des défauts, mais le chef ne voulait pas en entendre parler. Les poubelles devaient revenir propres et désinfectées. Et ce n'était pas le cas de l'une d'entre elles. Les inspecteurs y avaient même trouvé les rognures d'ongles d'un cadavre qui avait servi à démontrer que le crâne humain est plus solide qu'une boîte de conserve en fer blanc.

La lettre, vite lue une première fois, ne contenait aucune allusion à cet évènement. Antoine Claro était convoqué par le docteur Zacharias Soriana qui allait se livrer sur lui à une série d'expériences sans effet sur son intégrité physique. Rien sur l'esprit, qu'Antoine avait particulièrement fragile depuis qu'il avait craqué, il y avait quelques années. Est-ce que la juge Maniasse était à l'origine de cette nouvelle incursion du système dans la vie privée d'Antoine ? Mais le système avait tous les droits depuis qu'il s'était fait prendre la main dans le sac.

Cela remontait à des années. À l'époque, Antoine Claro sortait à peine de l'adolescence. Il était même puceau. Certes, ce n'était pas le sexe qui motivait ses rêves. Pour des raisons qui n'appartient pas au romancier d'analyser ni de computer, Antoine avait mangé de la chair humaine. Un accident avait eu lieu devant chez lui. Un motard saignait sur le trottoir. Vingt témoins virent Antoine lécher ce sang. Il eut beau prétexter un évanouissement pour cause de grosse impression, on préleva un échantillon de salive sur sa langue et il tomba dans les serres de la Justice. Dès lors, il eut le choix entre la sodomie comme sujet et l'expérimentation pharmaceutique. Il choisit la

liberté. Son état mental entraînait quelquefois en conflit avec le désintégréateur de merde. Et une poubelle le trahissait. Il ne les comptait plus. Alexandre Grosky, son chef, finirait par le tuer. Voilà de quoi rêvait Antoine Claro.

Et il rêvait beaucoup. D'abord parce qu'il ne ratait pas une occasion de dormir, même au travail. Ensuite, parce qu'il avait le pouvoir de rêver éveillé. Le docteur Zantris appelait ça des hallucinations, mais il se trompait. D'ailleurs Antoine lui avait montré des preuves de ses voyages au pays des rêves. Le docteur Zantris examinait ces objets à la loupe, puis il les rendait à Antoine sans avoir pris une seule note. Et cette conasse d'Érica Maniasse n'y trouvait rien à redire.

Antoine Claro écrivait. Il écrivait des romans dans l'espoir de rencontrer un éditeur assez bête pour les publier. Ce n'était pas de bons romans, mais ils parlaient de la vie de tous les jours, avec ses histoires, ses horreurs, ses énigmes et autres intrigues plus ou moins conventionnelles. Entre la vie ordinaire et le rêve, il y avait ces romans. Et Antoine ne manquait jamais d'en franchir le mur chaque fois qu'il allait s'endormir ou rejoindre son poste. Il ne savait pas s'il inventait tout ce qu'il écrivait ou si son inspiration devait trop à ses lectures pour l'autoriser à signer, un acte définitif qu'il n'osait mettre en pratique après avoir écrit le dernier mot d'un conte ou d'un roman. Jamais Antoine Claro ne serait lui-même dans ces conditions. Il en était parfaitement conscient.

Ce jour-là, le jour où il reçut la lettre de la KOK, le désintégréateur de merde fonctionna à merveille. Alexandre Grosky fit profiter toute l'équipe de sa bonne humeur. Il apporta du vin de sa campagne où il avait une maison et des amis. Il fallut l'écouter rêver à haute voix. Les huit employés de l'Hygiène, section Poubelles, étaient assis en rond autour de leur chef. Antoine Claro se demandait si d'autres que lui avaient reçu la convocation du docteur Zacharias Soriana. Mais qui connaissait ce docteur ? On ne savait même rien du Conard qui supervisait le programme en question. En fait, tout le monde s'en foutait, y compris le chef. Le vin ne tarda pas à produire ses effets, différents selon le tempérament de chacun. Tandis que certains se sentaient heureux d'exister et que d'autres en voulaient soudainement au monde entier, Antoine en profita pour faire un somme.

Il aurait voulu rêver de posséder ce qui manquait à son bonheur, mais

son esprit ne consentait jamais à améliorer l'ordinaire si la parole, en quelque sorte, lui était donnée. Il mettait alors en scène des situations, toutes inspirées de l'existence telle qu'Antoine la vivait tous les jours, qui relevaient du labyrinthe et de l'inexplicable. Antoine était poursuivi. Ou il poursuivait sa proie sans l'atteindre. Et quand enfin un effet signalait sa cause, celle-ci n'en avait pas, de cause. Dans ces conditions de cauchemar constant, pourquoi Antoine prenait-il tant de temps à dormir, chez lui, au travail et chez les autres où il devenait vite encombrant, ce qui expliquait qu'il n'avait que de très rares amis et que ses amitiés finissaient mal ?

Violaine Cassas couchait avec lui de temps en temps. Et elle écoutait le récit de ses rêves jusqu'au bout. Elle lisait aussi ses romans, ayant promis de n'en parler à personne, car l'activité littéraire d'Antoine était un secret. Or, la lettre du docteur Zacharias Soriana prouvait assez que ce secret était mal gardé. Interrogée, Violaine assura qu'elle le tenait bien enfermé dans sa bouche d'ordinaire bavarde. Antoine avait-il parlé en dormant ? Ni Maniasse ni Zantris n'étaient informés de cette pratique. Le docteur Zacharias Soriana écrivait, sous le contrôle de l'ingénieur en chef Conard : « Vos romans me passionnent. »

Médusé, Antoine traita le désintérateur de déchets avec un soin qui étonna Grosky. Et celui-ci, non content de partager son vin, en soutira encore de son casier. Dans l'autobus qui le ramenait chez lui, Antoine vomit.

Voilà comment, ce soir-là, il se retrouva au terminal de la compagnie municipale de transport. Il dut nettoyer son vomi avec un modèle de désintérateur tellement complexe qu'il n'osa pas le mettre en marche. Un autre chef, qui travaillait de nuit, le prévint qu'il ne le lâcherait pas avant l'aube.

« Si vous voulez attendre jusque-là, grogna-t-il, libre à vous ! Mais vous ne partirez pas le ventre vide. Êtes-vous, oui ou non, attaché à la section Poubelles de la KOK ? Je connais très bien votre chef Grosky. C'est mon beau-frère. Je ne manquerais d'ailleurs pas de lui parler de vous.

— Mais c'était SON vin !

— Jamais Alex ne saoulerait son personnel ! Pas plus que moi d'ailleurs. »

À trois heures du matin, pris de vertige faute de rêves, Antoine avala son vomi et acheva le nettoyage avec la manche de sa chemise. Le beau-frère de Grosky contrôla la conformité de l'ouvrage selon ses propres principes et fit signe à Antoine qu'il pouvait partir. Il était plus de quatre heures quand il trouva enfin le sommeil. Violaine dormait déjà. Elle se réveilla et le regarda s'agiter. Il sentait le vomi. Et le vomi sentait le vin. Elle se promit de lui faire payer ce manque de considération.

Et nous achevons ce premier tour avec Quentin Margaux et une première

Apparence

Des trois cobayes qui reçurent la lettre du docteur Zacharias Soriana ce matin-là, Quentin Margaux était le seul à exercer une activité scientifique. Cependant, étant employé par la SAM, agence concurrente de la KOK, il ne cacha pas son étonnement à la juge Erica Maniasse qui était chargée de contrôler son comportement social du point de vue de la Loi. Le docteur Zantris, qui appréciait le génie de Quentin Margaux pour avoir été son élève, supposa (à tort comme on le verra plus loin) que son mentor était réclamé par le docteur Soriana pour des raisons de compétences scientifiques.

« Mais alors, répliqua Quentin Margaux, la SAM m'aurait informé de ce transfert.

— S'agit-il d'un transfert ? demanda Erica Maniasse. Je pense plutôt que le docteur Soriana vous propose un poste dans son équipe de recherche. À vous de voir... Tout ceci ne regarde pas la Justice. Si vous y trouvez votre compte, n'est-ce pas... ?

— Renseignez-vous auprès de votre actuel employeur, conseilla le docteur Zantris.

— Je pensais que c'était de la compétence de la Justice et de vos soins... insista Quentin Margaux.

— Non, non ! » s'écrièrent les deux prévôts.

Ainsi prit fin la réunion. Quentin Margaux rejoignit son poste à la SAM. Il travailla pendant deux heures sur un échantillon d'un nouveau minerai. Cette convocation de la KOK n'était pas ordinaire. Et personne n'était encore venu lui en parler. Il ferma le laboratoire et se dirigea vers les services administratifs. Aurélie Joiffard était au courant de tout. La lettre de la KOK était peut-être même passée entre ses mains d'experte en organisation des tâches. Il frappa doucement à sa porte. Elle recevait, lui annonça le bout de nez d'une secrétaire.

« Bien... Dites-lui que Quentin Margaux, du Laboratoire des Minerais Lointains, désire lui parler...

— Lui parler de quoi, monsieur... ?

— C'est personnel...

— Alors ça attendra ! »

La porte se referma sans bruit, mais fermement. Quentin retourna sur ses pas. La journée allait être modérément ensoleillée. Et il n'avancerait pas beaucoup dans ce travail d'analyse sur le pyraton®. Sa motivation, d'ordinaire sans défaut, était grandement émoussée par cette convocation de la KOK. Il décida de passer par le secrétariat ordinaire pour prétexter une migraine et signaler qu'il avait besoin de voir un médecin. Dix minutes plus tard, il présenta son autorisation exceptionnelle de sortie à un gardien qui attendait d'en faire autant. Un échange de sourire conclut cette procédure somme toute assez ordinaire pour ne pas inspirer d'autres commentaires. Il s'arrêta au Clarence, un bar fréquenté par les ingénieurs de la KOK. On le regarda de travers, car il n'était pas inconnu dans le milieu, mais personne ne le salua ni ne lui posa aucune question. Il s'assit près de la vitrine pour observer la circulation. Les véhicules de transport public en occupaient l'essentiel du trafic. Il se vit alors traverser la campagne à bord d'une voiture de sport en compagnie d'une fille en tenue de soirée.

Aurélié Joiffard traversa alors la rue. Était-il possible qu'elle entrât au Clarence ? Savait-elle qu'il s'y trouvait ? Ou entretenait-elle des relations passionnelles avec un ingénieur de la KOK ? Elle enjamba un trou d'homme d'où dépassait une casquette et ne s'intéressa nullement aux remarques sans doute flatteuses que le propriétaire de cette casquette lui adressait. Elle avait de belles jambes nerveuses et dynamiques. La porte du Clarence, ouverte par un chasseur en uniforme rouge, se referma derrière elle. Quentin Margaux la voyait dans un miroir. Elle lui fit signe.

«Je regrette pour tout à l'heure,» dit-elle en ôtant son foulard.

Sa chevelure retomba sur ses épaules nues. En même temps, il fit un geste qui signifiait que cela n'avait pas d'importance. Elle alluma une cigarette et commanda un vermouth.

«Ça en a eu puisque vous êtes venu frapper à ma porte, dit-elle sans cesser de reluquer le garçon qui s'éloignait. Je suppose que c'est au sujet de la KOK...

— Les nouvelles vont vite !

— C'est moi qui les propulse.

— J'ai droit à une explication...

— Je ne dirais pas cela, mon cher Quentin. Mais si vous y tenez.»

Elle prit le temps de mâcher l'olive et de l'arroser d'une gorgée de vermouth. Son visage rayonnait, comme d'habitude. Quentin entendait le glissement de ses cuisses l'une contre l'autre. Il ne pouvait imaginer meilleur prélude.

«Oui, fit-elle. Cette convocation... vous vous en doutez, n'est-ce pas ?... nous a été remise par la juge qui... comment dire... ?

— Erica Maniasse... Je suppose que le docteur Zantris n'y est pas étranger non plus. Vous êtes au courant de mes...

— Vos problèmes ne m'intéressent pas, Quentin ! Je veux dire que si vous souhaitez qu'on en parle, je n'y vois pas d'inconvénient. D'autant que cette convocation m'excite autant que vous. Parlez, si je ne suis pas indiscrete à ce point !»

Elle leva un doigt pour informer le garçon qu'elle aimait son vermouth. Il en apporta un second et se pencha sur Quentin, laissant choir sur son nez une mèche blonde qui attisa le regard d'Aurélie Joiffard. Mais Quentin s'en tenait à un café. Le garçon s'ébroua et trotta vers une autre table. Les yeux d'Aurélie la désignaient aussi.

«Vous ne reconnaissez pas Zacharias Soriana, votre futur patron ?

— Mon patron ?» fit Quentin en se tournant pour mieux voir la cible du regard d'Aurélie.

Le docteur Soriana était attablé avec un enfant qui pouvait être le sien. Quentin, inquiet par les dernières paroles d'Aurélie, lui demandait s'il serait en mission à la KOK ou s'il y était transféré.

«C'est qu'actuellement, bredouilla-t-il, je suis mon propre patron.

— Vous ne le serez plus.

— Et mes travaux sur le pyraton® ?

— Ne vous en souciez plus.

— Mais enfin ! Deux ans de recherche ! Qui me succèdera, si ce n'est pas trop demander ?

— Personne que je connaisse. La KOK a acheté la licence d'exploitation.

— Vous voulez dire que Soriana... Mais enfin ! Ce n'est pas son rayon ! Allons lui poser la question. Ce n'est pas un hasard s'il est là !

— N'en faites rien ! Il est avec son fils.»

Quentin sentit alors la main d'Aurélie sur la sienne, puis son souffle chargé de vermouth caressa son visage. Il n'osa échanger ces signes contre son haleine de café.

«N’y songez pas, insistait-elle. Il ne supporte pas qu’on le dérange lorsqu’il a la garde de son fils.

— Vous le connaissez aussi bien que ça ?

— Pas plus que ce que chacun sait ici, à la KOK.»

Le Clarence était en effet une succursale de la KOK. Avec deux agents de la SAM en visite, le majordome se faisait du souci. La concurrence des deux agences provoquait souvent des disputes entre leurs employés réciproques. Et ça se passait toujours au Clarence. Mais jamais en présence du fils de Soriana. Voilà comment s’expliquait la tranquillité relative des lieux alors que deux SAM étaient venus provoquer la douzaine de KOK qui cherchaient dans l’alcool un palliatif du stress. Sinon, le docteur Soriana prenait part aux altercations. Et il n’était pas le moins avare en insultes et en menaces jamais mises à exécution, selon le règlement explicite de l’établissement.

«Serez-vous chez madame Horozia ce soir ? demanda Aurélie pour changer de sujet.

— Pas ce soir. Cette convocation me trouble. Je crains de ne pas trouver la concentration nécessaire...»

De quoi parlaient ces deux Samiens ? songait le docteur Zacharias Soriana. Ou devait-il penser Samiote ? Madame Horozia était une voyante vedette de la télé. Mathis adorait son émission. La nature ne l’avait pas doté d’un esprit scientifique. Pourtant, Quentin Margaux, selon le dossier qui avait décidé de son sort, était un scientifique amateur de voyage. Y avait-il une contradiction dans cette posture ? Ou fallait-il soupçonner Margaux de fantaisie, voire de supercherie ? Ce n’était pas le sujet du programme intitulé N par la direction. Finalement, Stanislas Conard avait donné son aval. Il avait provoqué l’hilarité générale du Conseil en précisant que ce N là, il fallait le prononcer Neu. Mais le service Com avait retrouvé la typographie napoléonienne et le logo circulait déjà sur la Toile.

Nœud 2

Il n'y eut pas de rencontre entre Zacharias Soriana et Quentin Margaux dans la salle de réception du Clarence. Par contre, Aurélie Joiffard quitta l'un pour aller se jeter dans les bras de l'autre quand Clarisse de la Florette, qui avait renoncé à s'appeler Conard comme l'y autorisait le Code civil, vint récupérer son fils Mathis. Aurélie n'attendit pas que Clarisse fût partie. Elle se mêla à la conversation des deux ex-époux, puis, seule avec Soriana, elle prit place à son côté. Quentin Margaux, écœuré par ce mélange des genres, attendit que la mère et l'enfant disparussent dans le flot de véhicules pour sortir à son tour.

«Alors ? fit le docteur Soriana.

— Je ne sais pas. Mais il a reçu la convocation. Il y sera.

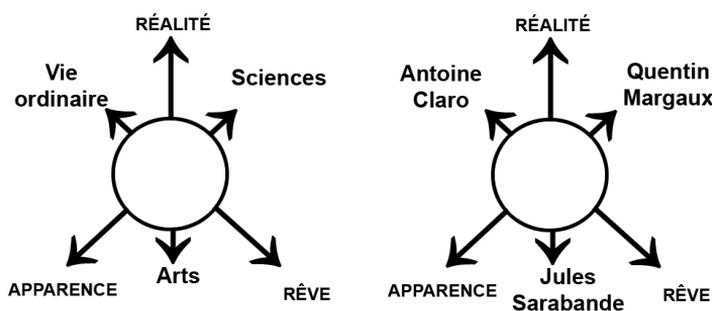
— Je compte sur lui.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de nœud ? Je trouve ça un peu bizarre, moi !

— Je n'ai pas pensé à ce qui pourrait en découler... Si tu veux savoir, on m'appelle déjà monsieur N... prononcer *neu* !

— Mais je le sais !»

Le docteur passa une partie de la nuit avec Aurélie. Elle quitta son appartement en catimini sur le coup de deux heures. Il se leva alors et entra dans son bureau. Sur l'écran de son ordinateur, deux images se succédaient :



Il n'y était plus question de lui. Il fallait espérer que le nœud prît un autre sens et surtout que la Com trouvât un autre mot pour désigner

cette clé de voûte de l'expérience, à la fois sein et nombril d'une nouvelle science qui n'avait pas encore de nom elle non plus. Lucas Sanson, le chef du service Communication, avait exprimé le souhait de retarder l'annonce du programme au grand public tant que son vocabulaire ne serait pas au point. Il avait fait irruption dans le petit bureau du docteur Soriana, agitant sa pipe en signe de prophétie.

« Pour moi, avait-il déclaré, le travail est à moitié fait. Et j'ai assez d'expérience en la matière pour vous prévenir que ce sera un sacré handicap. Il se peut même que vous ne passiez pas la ligne d'arrivée. Vous vivez trop à l'écart du monde, tandis que moi, je le transforme ! — Ce handicap, comme vous l'appellez, s'ajoutera naturellement à l'expérience, répondit calmement Soriana. J'ai l'habitude de faire feu de tout bois.

— Pas en matière de communication, docteur ! J'en ai vu de plus malins que vous se casser la figure au premier virage...

— Ce n'est pas une question de malice, Sanson, mais de programme. Il n'y aura jamais aucun lien entre le programme tel que je l'ai conçu et vos avis éclairés sur la question médiatique. Ce sont deux mondes parallèles qui ne se rencontreront jamais. Ce qui ne veut pas dire que je me crois plus malin que vous.

— On ne consulte pas le même dictionnaire, voilà le problème.

— À vous le dictionnaire, Sanson ! Et à moi la découverte ! »

*

Il était joyeux ce matin-là, le docteur Zacharias Soriana. Et pas seulement parce qu'il avait enfin sauté la belle Aurélie Joiffard. Les trois candidats désignés avaient déjà rempli le questionnaire préliminaire. Il avait hâte de consulter ces documents pour en mettre les contenus en rapport avec ce qu'il savait déjà de ces trois spécimens de la race humaine. Il prit la précaution d'avertir le secrétariat qu'il ne serait disponible pour personne avant midi. Et il ferma la porte du laboratoire à double tour.

RÉALITÉ : JULES SARABANDE

43 ans. Célibataire. Cannibale nécrophage. 8 ans d'internement. Poète à ses heures. Livreur dans une succursale du groupe Soriano à Parigi. Partage son existence entre son entreprise et un club de

N

poètes. N'a pas commis d'autres délits depuis sa sortie de l'établissement psychiatrique qui a établi un diagnostic de schizophrénie paranoïaque. Est considéré comme potentiellement dangereux. Employé exemplaire, il a cependant de nombreuses altercations avec ses chefs qu'il accuse (injustement) de lui préférer un certain Geronimo Lacombe qu'il considère comme son double. Ledit Lacombe avoue être embarrassé par la nature de cette relation, mais son amitié à l'égard de Sarabande est sans défaut. Un vieux rapport de l'Éducation d'État, datant de l'enfance de Jules, signale un comportement « louche » envers les animaux. On a craint pendant des années qu'il s'en prenne aux membres de sa famille pour, selon ses propres termes, « leur faire payer ce qu'ils me doivent ». La poétesse Paula Morize, chevalier des Arts et Lettres, témoigne du « goût étrange de Jules pour les histoires d'extraterrestres envahisseurs ». Elle a remis à la KOK, sous réserve de discrétion, un poème de Jules Sarabande intitulé : *Ils reviendront !* manifestement inspiré des délires de l'écrivain américain H. P. Lovecraft. Il prétend cependant être d'une sagesse « exemplaire » car, dit-il, sa pratique poétique de l'extraterrestre est un moyen de donner à son existence « ordinaire » tout le lustre d'une possible « existence littéraire ». Madame Erica Maniasse, agissant selon l'expertise du docteur Zantris, remet le destin de Jules Sarabande entre les mains du docteur Zacharias Soriana, directeur du programme N au centre de recherche de la KOK.

RÊVE : ANTOINE CLARO

38 ans. Célibataire. Cannibale anthropophage. 2 ans de détention pénale suivis de 4 ans d'internement psychiatrique. Romancier à ses heures. Ne publie pas. N'a pas commis d'autres délits depuis sa sortie de l'établissement psychiatrique qui a établi un diagnostic de schizophrénie maniaque. Employé de la KOK au service Hygiène, section Poubelles. En conflit constant avec son chef, Alexandre Grosky. Celui-ci raconte comment Claro « dialogue » avec l'engin dont il se sert pour nettoyer et désinfecter les poubelles. « La folie de cet énergumène est évidente, poursuit Grosky. Mais il doit connaître du monde en haut lieu, car mes rapports demeurent sans réponse et il est toujours sous mes ordres, au grand dam de ses collègues. Cela finira mal, je le dis ! »

APPARENCE : QUENTIN MARGAUX

52 ans. Célibataire. Ingénieur à la SAM où il dirige les travaux de recherche sur le pyraton[®], minéral rapporté d'une expédition intergalactique. La licence d'exploitation a récemment été cédée à la KOK. Margaux fréquente le cercle de la voyante dite « madame Horozia ». Il est adepte de ces pratiques depuis une adolescence marquée par une crise de cannibalisme qui lui a valu d'être interné pendant 5 ans. Les faits : après avoir agressé une enfant de six ans (il en a 14), il la mord pour tenter de lui arracher des chairs. L'intervention d'un passant met fin à l'agression. Margaux nie encore avoir eu l'intention de « manger la fillette ». Fréquente Aurélie Joiffard, employée comme lui à la SAM et amante du docteur Zacharias Soriana.

NCEUD : ZACHARIAS SORIANA

63 ans. Deux fois marié et divorcé. Amant d'Aurélie Joiffard. Premier mariage avec Géraldine, sœur cadette de Stanislas Conard, son chef. Ils ont un enfant, Octave. Deuxième mariage avec Clarisse de la Florette, qui lui donne un autre fils, Mathis, à l'origine du « neu ». Directeur du projet N.

Cette dernière fiche était trop évidemment incomplète. Lucas Sanson exigeait un maximum d'informations destinées au dossier de Presse. Le docteur Soriano se mit à écrire ce qu'il savait de lui, dans les limites de ce qu'il lui était agréable de confesser. Il évita soigneusement d'évoquer ses désirs cannibales. Il n'avait jamais rien tenté dans ce sens, mais il savait que tous les actes de sa laborieuse existence étaient conditionnés par cette faiblesse qu'il appelait en secret sa « vocation ». Le programme N avait pour objectif de créer un être virtuel issu de la conjonction de trois êtres vivants « noués » par le concepteur même de cette expérience. Le caractère cannibale des trois sujets choisis par Soriana lui-même n'avait pas échappé à Stanislas Conard. C'était même l'argument qu'il avait avancé devant le Conseil de Gestion des Recherches pour tenter de faire annuler le programme de son ex-beau-frère. Cependant Harold Champignole, directeur suprême de la KOK, et lui-même cannibale en puissance, avait déclaré prendre la direction du programme « dans le but d'en

N

protéger l'inventeur contre toute attaque extérieure», qu'elle fût de nature judiciaire ou scientifique. Ce fut ainsi que Zacharias Soriana put déjeuner avec son patron dans un restaurant chic de Parigi réservé aux classes dirigeantes supérieures. La présence de ce chercheur reconnu, mais domestiqué, dans un endroit aussi huppé lui valut l'inimitié de la quasi-totalité de ses collègues, ce dont il se fichait éperdument car, non content d'avoir obtenu le soutien de Champignole, il était seul maître à bord de son laboratoire.

Un mois à peine après ce dîner historique, la télé lançait une nouvelle série basée sur le programme N. Les rôles des quatre protagonistes étaient interprétés par des comédiens. C'est cette version du programme que nous allons lire à la suite de cette introduction. Mais, comme les épisodes de la série pouvaient être « pratiqués » (c'était le terme utilisé par la chaîne) selon les propres « chemins » de chaque spectateur, il est impossible ici d'en rapporter la chronologie telle qu'elle a été conçue et sans doute tournée. Le service de communication de la KOK, dirigé par l'honorable Lucas Sanson, a obtenu d'avance la collaboration de monsieur Tristan Azack, simple citoyen qui a généreusement accepté que son terminal fût couplé au système. Ainsi, la KOK dispose aujourd'hui de la version du programme N tel que l'a suivi et vécu monsieur Azack. C'est cette version que nous reproduisons ici avec l'aimable autorisation de monsieur Harold Champignole, directeur suprême de la KOK.

Sommaire détaillé

ALIÈNE DU TEMPS 11

<u>Nœud 1</u>	13
<u>Réalité 1</u>	15
<u>Rêve 1</u>	19
<u>Apparence</u>	23
<u>Nœud 2</u>	27
<u>Nœud 3</u>	32
<u>Nœud 4</u>	36
<u>Nœud 5</u>	41
<u>Nœud 6</u>	45
<u>Nœud 7</u>	49
<u>Nœud 8</u>	52
<u>Nœud 9</u>	62
<u>Nœud 10</u>	66
<u>Nœud 11</u>	68
<u>Nœud 12</u>	71
<u>Nœud 13</u>	74
<u>Nœud 14</u>	78
<u>Nœud 15</u>	82
<u>Nœud 16</u>	87
<u>Nœud 17</u>	89
<u>Nœud 18</u>	94
<u>Nœud 19</u>	97
<u>Nœud 20</u>	100
<u>Nœud 21</u>	103
<u>Nœud 22</u>	106
<u>Nœud 23</u>	109
<u>Nœud 24</u>	113
<u>Nœud triple - Père et fils</u>	113
<u>Nœud 25</u>	124

	<u>PASSÉ</u>	127	
<u>Réalité 2</u>			129
	<u>FUTUR</u>	137	
<u>Réalité 3</u>			139
<u>Note pour lire la suite</u>			147
<u>Réalité 4</u>			148
<u>Le double</u>			148
<u>Réalité 5</u>			157
<u>Miss Tigri</u>			157
<u>Réalité 6</u>			164
<u>Paula Morize</u>			164
<u>Réalité 7</u>			172
<u>Spalas</u>			172
<u>Réalité 8</u>			179
<u>En vérité</u>			179
<u>Réalité 9</u>			188
<u>facteur N</u>			188
<u>Réalité 10</u>			197
<u>Nœud</u>			197
<u>Réalité (11*)</u>			198
<u>*pour mémoire</u>			198
	<u>PRÉSENT</u>	205	
<u>Réalité 12</u>			207
<u>Notes sur le poème de Jules Sarabande (Réalité 7) par le docteur Zacharias Soriana</u>		207	
<u>Nœud 26</u>			218
<u>Rêve 2</u>			222
<u>Rêve 3</u>			227
<u>Rêve 4</u>			230
<u>Rêve 5</u>			236
<u>Rêve 6</u>			241
<u>Rêve 7</u>			244
<u>Rêve 8</u>			247
<u>Rêve 9</u>			251
<u>Rêve 10</u>			257

N

Rêve 11	261
Rêve 12	265
Rêve 13	270
Rêve 14	275
Rêve 15	281
Rêve 16	287
Rêve 17	292
Rêve 18	296
Rêve 19	299
Rêve 20	305
Nœud 27	311
Apparence 2	315
Apparence 3	321
Apparence 4	325
Apparence 5	328
Apparence 6	335
Apparence 7	340
Apparence 8	346
Apparence 9	352
Apparence 10	356
Apparence 11	360
Apparence 12	366
Apparence 13	371
Apparence 14	375
Apparence 15	377
Apparence 16	381
Apparence 17	386
Apparence 18	390
Apparence 19	393
Apparence 20	397
Apparence 21	401
Nœud 28	405

[Sommaire détaillé](#) 409

du même auteur chez *Le chasseur abstrait éditeur* :

un choix de titres :

- Gor Ur - Le Gorille Urinant - les 8 premiers épisodes - roman
- Cahiers de la RAL,M - N° 5 - La Vieja - revue
- Chasseur abstrait - roman
- Cosmogonies - essai
- Dix mille milliards de cités pour rien - roman
- Gisèle - théâtre
- Mon siège de Robbe-Grillet - essai
- Cancionero español - poésie

l'œuvre intégrale ici:

<http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-334-0
EAN: 9782355543340

ISSN série CANNIBALES: 978-2-3554-337-1

Dépôt légal: octobre 2015



La série télévisée *FACTEUR N* a mal tourné.

Mais elle n'est pour rien dans le désordre guerrier et politique qui a mis fin à son incroyable succès.

Le Monde est plus compliqué que ça.

Tellement compliqué que nos héros vont se retrouver dans la fosse aux lions.

Entre l'expérience vécue et les séquelles de la fiction, il n'est pas facile de distinguer le vrai du faux.

Mais la satire y gagne...

N est le noyau d'une série romanesque.

Autour de ce volume gravitent d'autres histoires de cannibalisme social.

En effet, la série télévisée dont l'histoire est ici racontée aura des conséquences sur le comportement des contemporains de ses auteurs.

Ce sont ces nouveaux épisodes qui constituent les satellites de ce noyau en fusion.

A suivre...

CANNIBALES

24 €

lechasseurabstrait.com

9



782355 543340